

Les Trois Coups du cavalier chinois

Le Rocher, 2005.

LES PARADOXES DE MAO TI

« Excellent, cher James, l'"ENFANTER TUE" que vous avez imposé d'afficher sur les portes des hôpitaux, *dit Mao Ti*. Comme cela, les femmes réfléchiront à deux fois avant d'accoucher stupidement. Parce que, si l'on cogite bien, personne n'a jamais clairement expliqué pourquoi un être vivant avait besoin de pondre de la progéniture. La première idée venue à l'esprit des penseurs fut justement: les mères feraient des enfants pour les tuer, puis les manger. L'histoire d'Abraham fut donnée comme preuve solide.

– Ah ! ah ! très bon, avait ri James Morland ; et sa fille se taisait.

– Je ne plaisante pas, reprenait le Chinois impassible, c'est très sérieux. Il a fallu attendre quelques analyses scientifiques pour démontrer que, même en temps de disette, seules 0,000001 % des mamans bouffaient leurs bébés. On a donc inversé la proposition: les parents feraient des enfants pour que ces derniers les tuent. Cela paraît imbécile, mais des personnalités très éminentes comme Sigmund Freud ont couru sur ce cheval. L'hypothèse en tout cas permit d'en faire sortir une autre du chapeau de la pensée: nous avons tous besoin de miroirs, et, avant que les techniques ne permettent de lustrer des surfaces afin qu'elles réfléchissent, les enfants servaient de miroirs aux parents, les singeant, et l'habitude est restée. Cela parut génial à tous les cercles des philosophes. Bien plus génial que d'autres théories envisagées. Par exemple, un enfant serait une maladie du père et de la mère, une excroissance, un cancer, idée qui excita beaucoup en quelques époques. Comme excita beaucoup, en d'autres époques, celle qui prétendit que l'enfant serait fruit d'un amour, d'un désir, et du contact d'appareils génitaux que la nature aurait posés entre nos cuisses à cet effet, ce qui est très choquant.

– Très choquant ! avait dit James Morland ; et sa fille se taisait.

– Mais toutes ces théories demeurent des hypothèses non fondées: en vérité, on ne sait toujours pas pourquoi on fait des bébés. Et vous remarquerez que cette manie d'enfanter n'est pas spécifique à la race humaine. Les pies, les éléphants, les daurades, et même les rats pourtant si intelligents, bêtement suivent cette coutume. Or, bizarrement, il y a une hypothèse qui n'a jamais été envisagée, et qui pourtant aurait l'air évidente: on ferait un enfant pour continuer la vie, pour faire persévérer une espèce vivante ! Devrais-je, moi, le philosophe Mao Ti, lever le lièvre, montrer l'évidence qui nous crevait les yeux, telle la lettre de M. Poe ? Non, moi, chef-inspecteur, je ne tomberai pas

dans ce piège, et ce n'est point par oubli que cette hypothèse n'a jamais été envisagée. Car, raisonnons un peu: quel individu accepterait que le monde puisse continuer après sa mort, quand il devrait tout ignorer de la suite des événements ? Qui a envie de créer quelque chose ou quelqu'un qui échapperait à sa connaissance ? Personne ! Engendrer demeure inexplicable. Donc inadmissible... »

(...)

Revint un court instant dans la mémoire de l'inspecteur-chef du Yard une conversation récente avec le père de Catherine Morland :

« Mon cher James, avait dit Mao Ti, contrairement à l'affirmation de votre fameux "ENFANTER TUE", il n'est pas du tout biologiquement obligatoire, pour un être vivant, de mourir.

– Ah bon ? avait fait l'avocat Morland.

– Eh oui ! Mais, bien sûr, voilà un secret scientifique qui ne doit pas être divulgué au grand public. Imaginez un peu la surpopulation et l'encombrement sur notre planète, s'il venait à l'esprit des lions, des fourmis, des puces, des ânes, des Américains ou des Chinois, que l'on peut facilement surmonter l'habitude de mourir, cette manie psychologiquement enracinée dans nos cultures, et concevoir que nos cellules ne sont en vérité pas du tout programmées pour se détruire.

– Certes, mais... avait osé James Morland.

– Mais ce que je vous raconte est exact : il se trouve que j'ai eu le privilège d'assister à quelques réunions de savants internationaux, et je pris connaissance de dossiers que personne ne doit ouvrir. On a découvert, dans des lieux reculés, des spécimens humains qui n'avaient jamais été en rapport avec la civilisation, ni frayed avec des tribus animales. Ignorant qu'ils devaient mourir, n'ayant point assisté à la mort de proches, de semblables, ils ne s'obligeaient point à vieillir, à attraper des maladies, à se démolir. Certains, en pleine forme, atteignaient les mille ans. Bien sûr, on les supprima.

– Par exemple ! avait bavé Morland, avalant un bout de fromage.

– Car, encore une fois, il ne faut absolument pas que le commun des mortels apprenne que sa vie ne suppose pas sa mort, que ses organes sont bâtis pour durer indéfiniment, et qu'il est, de ce fait scientifiquement prouvé, immortel ! Dans le même ordre d'idée, si toutefois on obéit à la coutume irrationnelle de mourir, la vie après la mort est intense. Je ne parle pas seulement d'une âme qui s'envolerait du cadavre ou d'un Esprit qui rejoindrait le Grand Tout, mais du corps qui continue à vivre, *même si l'on s'imagine que l'on est mort*. Connaissez-vous, cher James, l'histoire de cette momie découverte à Rhodes en 987 après le Christ ? On la prit d'abord pour sainte Radegonde, on lui inventa une légende dorée, et des moines, en un monastère, durant des générations la prièrent. En 1498, l'année de l'exécution de

Savonarole, un moine, nommé Sarduce, amoureux d'elle, l'enleva, la porta en bateau vers Athènes. Leur bateau sombra. La momie surnagea, voyagea. Retrouvée dans le port de Naples, on contesta son identité de Radegonde, pourtant gravée sur un bracelet, on la prit pour une reine hindoue, elle fut baptisée Saadla : et voilà encore une nouvelle vie pour notre amie morte depuis des siècles ! Et comme si l'on ne vivait vraiment qu'après la mort, elle voyagea encore, dans les bagages du duc de Parme, puis fut remarquée à la bataille de Lépante, en 1571, et Cervantès en perdit un bras. Elle fut prise, alors, pour une certaine Dona Pascuala, que l'on soupçonnait de sorcellerie, et on lui inventa encore une autre légende. C'est cette Dona Pascuala que l'on retrouva, à Paris, en 1804, année du sacre de Napoléon. Un dénommé Bohomes, élève du chirurgien Schwarzt, la baptisa Marie, et un soir, tout seul, à la chandelle, avec un scalpel, l'ouvrit. À sa grande stupeur, il découvrit dans son ventre un fœtus mort-né. Ce fœtus fut conservé dans du formol, puis tout récemment analysé avec les moyens techniques actuels: on le data du début du XIX^e siècle, quand la momie, elle, fut enfin scientifiquement datée du II^e siècle. Qui avait fait l'amour avec cette momie morte depuis presque deux mille ans ? À moins que, comme on commence à le penser, l'intrusion de sperme ne soit pas nécessaire à l'enfantement. Mais surtout, comment expliquer que la vie puisse se développer dans un corps mort ? Sinon en réaffirmant qu'il n'y a en réalité pas de mort, et que notre momie, passant d'identité en identité, d'aventure en aventure, continuait à exister aussi bien qu'un soi-disant vivant. James ? Vous vous sentez mal ? James, mon ami !... »

(...)

Et, en un éclair, tout en courant vite ! vite ! le « cavalier chinois » repensait à ses conversations avec le père de Catherine Morland :

« Mon cher James, lui avait-il dit un jour, je sais que je trouble les esprits en prétendant que "la réponse doit toujours précéder la question". On me comprend mal. Je veux dire par là que les questions *devraient* être inutiles, et que les réponses *devraient* venir immédiatement et évidemment. Car une question suppose l'impossibilité à dépasser les contradictions. Et donc suppose la manie de voir partout des contradictions une douteuse règle de vie. Nous nous posons la question du Bien ou du Mal. La question de savoir si M. Smith, pour ne pas parler de M. Tchang...

– Non, restons-en à M. Smith, avait gloussé James Morland ; et sa fille, à l'époque, il y a encore quelques jours, se taisait.

– ... si M. Smith est égoïste, ou au contraire altruiste. Si M. Smith est intelligent, ou stupide. Tantôt, nous sommes persuadés de l'intelligence et de l'égoïsme de M. Smith, puis nous *doutons* et nous penchons vers la stupidité et l'altruisme de M. Smith, pour aussitôt nous *interroger* encore et envisager l'intelligence et l'altruisme, ou la stupidité et l'égoïsme, de ce Tchang...

- Smith ! avait précisé l'avocat; et sa fille faisait tapisserie.
- ... de ce Smith. Bref, nous ne dépassons pas le stade des questions *parce que nous voyons l'univers, la pensée, les sentiments, de façon fractionnée*, comme un bout à bout d'éléments qui ne collent pas ensemble ! Au lieu de considérer le *Tout*, nous nous aveuglons sur les parties, les contradictions, les écarts, les différences entre les parties. Nous ne nous poserions plus de questions si nous nous déclarions d'emblée que ce Tchang...
- Smith ! Vous m'énervez, ami chinois !
- ... que ce Smith est à *la fois* intelligent *et* stupide *et* égoïste *et* altruiste. Si ce Smith, ou ce James Morland, ou chaque être vivant, est perçu comme une *totalité*, *plus* de questions, de doutes, d'interrogations, mais survient immédiatement l'évidence de la réponse. Cette réponse englobe l'ensemble des questions, et nous ne nous noyons plus dans l'analyse d'éléments épars où nous perdons toute compréhension. Si le monde est si tragique, c'est parce que nous insistons sur les différences qui nous désunissent, et sur les contradictions qui nous éparpilleraient, au lieu de penser nos *ressemblances* et au lieu de percevoir la *réalité comme une accumulation, une synthèse, des différences*. Si vous savons que tout est Bien *et* Mal, nous définissons la réponse *avant* toute question possible. Vous me suivez ?
- Oui. Non. Oui *et* non ! » avait soupiré James Morland...